

PHILOSOPHIE

ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT

François Calori, Marc Crépon, Frédéric Keck, Catherine Larrère,
Quentin Meillassoux, Alain Petit, Philippe Sabot, Ivahn Smadja

Coefficient : 3 ; Durée : 6 heures

SUJET : « FAUT-IL AVOIR PEUR DE LA NATURE ? »

I-Un rappel préliminaire

Si les résultats de l'épreuve se maintiennent au niveau des années précédentes, il faut encore remarquer le nombre élevé de copies très mauvaises, voire indigentes, qui ne semblent pas du tout être du niveau d'une seconde année de classe préparatoire. Dans ces copies (304 copies – sur 1065- notées de 0 à 4) s'accumulent tous les défauts : orthographe et syntaxe très approximatives, manque criant de cohérence argumentative (les paragraphes se succèdent sans vraiment s'enchaîner), connaissances philosophiques manifestement de seconde voire de troisième main (Heidegger devient l'auteur d'un étonnant *Etre étant*, Hume affirme que "l'homme est un loup pour l'homme", etc.), aucune élaboration problématique du sujet. Comme certains de ces défauts se retrouvent dans des copies moyennes, qui s'en trouvent par là affaiblies, alors même qu'elles témoignaient d'un effort certain de problématisation, il nous paraît bon de commencer par un certain nombre de remarques qui touchent aux exigences générales de la dissertation (problématisation, conceptualisation, argumentation) et à ses règles, trop souvent méconnues par les candidats.

1 — Trop de copies ne savent pas construire une introduction. On ne rappellera jamais assez que **a**) celle-ci doit comporter impérativement un premier examen des termes du sujet et de la question qu'ils forment, **b**) cet examen ne consiste pas en une simple reformulation de la question en d'autres termes, mais doit tenter de la justifier —c'est-à-dire d'en analyser les enjeux philosophiques, **c**) cela conduit à la formulation d'un problème que le devoir se propose d'examiner de façon ordonnée, selon un plan qui doit être clairement indiqué.

2 — Les références philosophiques mobilisées par les candidats restent souvent beaucoup trop allusives et approximatives. Il ne suffit pas d'aligner des noms propres ou des citations pour faire montre de connaissances philosophiques. L'usage des auteurs se réduit le plus souvent à la mention d'un titre de livre et d'une seule idée, à peine développée: l'homme "comme maître et possesseur de la nature", l'état de nature du *Léviathan*, gouverné par la peur de la nature humaine, l'homme pascalien perdu entre deux infinis, le bon sauvage du *Supplément au voyage de Bougainville*, etc. Très généralement, les philosophes sont réduits à une sorte d'image d'Épinal théorique, sans que leurs conceptions soient un tant soit peu développées. Par ailleurs, les références se concentrent systématiquement autour de quelques auteurs privilégiés (toujours les mêmes) : Platon, Hobbes, Descartes, Rousseau et Kant, la philosophie des XIX^{ème} et de XX^{ème} siècles restant assez largement négligée. L'épreuve de philosophie ne semble toujours pas être considérée par de nombreux candidats comme une épreuve où les connaissances sont requises, autant qu'en histoire, pour réussir une dissertation. Un candidat, manifestement en peine de trouver des références philosophiques, n'analyse longuement qu'*Astérix et le devin*...

3 — La très grande majorité des copies se distingue par l'absence complète de connaissances empiriques. Etant donné le sujet de cette année, qui demandait un certain nombre de références précises (de quoi a-t-on peur quand on a peur de la nature ?), les copies capables de traiter, de façon précise et rigoureuse, d'exemples empruntés aux sciences de la nature ou à l'histoire des techniques ont été très peu nombreuses. Les exemples d'actualité sont récurrents et extrêmement schématiques : le tsunami fait l'objet de descriptions qui reprennent de façon trop visible le langage des médias, alors que – allez savoir pourquoi ? - la grippe aviaire et ses menaces n'ont été que très rarement mentionnées.

4 — Les propos sont trop souvent décousus: on passe d'un lieu commun à un autre, sans développer aucune idée- *a fortiori* sans les développer suffisamment pour en faire saillir les difficultés propres et légitimer éventuellement la progression de la discussion vers une nouvelle thèse capable de les surmonter. On raconte plus qu'on n'argumente (le sauvage avait peur, puis l'homme moderne accéda au savoir scientifique, puis la pollution, etc.). Le "et puis" gouverne la logique de la dissertation plus que le "donc" ou le "mais"- même lorsque le candidat fait un usage extérieur de ces conjonctions.

5 — Les fautes d'orthographe, les fautes de syntaxe abondent, y compris dans des copies par ailleurs honnêtes.

II- Les difficultés du sujet

Beaucoup de candidats ont été décontenancés par l'énoncé d'une question qui leur a paru mal posée, voire, pour certains, carrément absurde. Loin d'introduire à une réflexion, leur lecture de l'énoncé tendait à la dire impossible ou mal engagée par la formulation du sujet.

“Faut-il...?”: l'expression renvoie à une prescription: mais est-ce un impératif moral, un conseil de prudence, une obligation tenant de l'un et l'autre cas? Une telle interrogation sur la nature même de la question, ne fut que trop rarement tentée, le sujet étant placé d'emblée dans une perspective brutalement morale, qui paraissait d'autant plus absurde aux candidats qu'il était question d'avoir peur. Comment un sentiment, irrationnel et de surcroît négatif, pourrait-il être l'objet d'une obligation ? Beaucoup de candidats n'ont pas semblé voir qu'une réponse négative (il ne faut pas avoir peur) supprimait le paradoxe (puisqu'elle incitait à la maîtrise de soi). Ils ne se sont pas non plus avisés que, de fait, de telles incitations à avoir peur existent, et que cela pouvait mériter réflexion.

Que la nature puisse être l'objet de la peur ainsi prescrite a renforcé le désarroi des candidats. Trop de copies, en effet, ont tenu pour allant de soi que seule une causalité intentionnelle fait peur et que, donc, on ne pouvait pas avoir peur de la nature, ou alors que, si on en avait peur, on ne pouvait que la méconnaître en lui prêtant des intentions inexistantes.

Une analyse de la peur aurait pu permettre de lever les paradoxes de l'énoncé. Ce ne sont peut-être pas toutes les formes de peur qui peuvent faire l'objet d'une prescription. Mais le concept de peur n'a fait que très rarement l'objet d'analyses et de développements — comme ceux qui auraient permis de distinguer « peur », « angoisse », « frayeur » et « terreur ». La plupart des candidats, même quand ils opposent de manière fine la crainte et l'effroi en évoquant une gradation du sentiment de peur, ou quand ils cherchent à clarifier le statut psychologique de la peur - passion ou émotion - pour lui opposer l'angoisse comme “*Stimmung*”, ne parviennent pas à faire servir clairement ces analyses à la compréhension du sujet dans sa formulation impérative (pourquoi faudrait-il avoir peur de la nature ?).

Sans doute le terme de « nature » a-t-il fait l'objet de plus d'analyses, mais celles-ci sont restées souvent formelles ou inabouties. Très peu de candidats se sont aperçu que la nature en jeu dans l'intitulé- moins que la matière, plus que le vivant- était tout sauf une notion évidente, tout sauf un donné immédiat... Ils ont juxtaposé et souvent confondu différentes acceptions de la notion de nature, seulement décrite sous certains de ses aspects et aucunement problématisée : les phénomènes naturels, l'état de nature, la nature d'une chose, la nature humaine – quand ils n'identifiaient pas subrepticement la “nature” à une notion supposée équivalente : monde, vie, etc. Cela pouvait conduire à un élargissement inutile du sujet, quand la nature était identifiée au tout de l'Univers, et que des questions du type: faut-il avoir peur des étoiles, ou des protons?..., devenaient possibles. Certains candidats, à l'inverse, restreignaient excessivement le concept de nature, posant que la nature ne s'identifiait qu'au monde vivant et non humain (faune et flore terrestre). Mais dès lors, les “catastrophes naturelles” si volontiers citées- volcans, tremblements de terre, etc.- se trouvaient artificiellement exclues des objets possibles d'une peur de la nature.

Peut-être découragés par la polysémie du terme, certains candidats se sont raccrochés à une des oppositions dans lesquelles le terme se présente, sans que celle-ci soit toujours pertinente pour l'examen du sujet : le dualisme massif nature/culture conduisait presque systématiquement à des contresens, que la notion de seconde nature aurait permis d'éviter ; mais celle-ci n'a été qu'esquissée et n'a pas donné lieu à suffisamment d'analyses. Les candidats ont, par ailleurs, admis comme allant de soi la dualité de la nature hors de nous et de la nature en nous, ce qui les a conduits à passer d'une interrogation sur la nature objective, phénoménale (que la science et la technique peuvent mettre à la main de l'homme, même si elle continue de réserver des surprises), à une réflexion sur une nature humaine dont l'inépuisable mystère ne devrait pas conduire à un effroi irrationnel (l'inconscient étant considéré comme l'expression à la fois de cet irrationnel en nous et de notre véritable, intime, profonde, essentielle “nature”).

Privilégiant un des sens du mot, d'autres candidats transformaient la question en: faut-il avoir peur de la nature des choses? Faut-il avoir peur des essences? La confrontation entre “*phusis*” et “*eidos*” (qui pouvait amener à réfléchir sur le statut ontologique de la “nature” à partir de références à la philosophie antique), n'aboutissait le plus souvent qu'à des propos délibérément obscurs, teintés d'un heideggerianisme naïf et/ou dogmatique, où les enjeux du sujet se trouvaient ramenés (de force) à la clarification du rapport entre nature et vérité (“nature aime à se cacher” ou, comme disait Beaufret : “l'éclosion aime le retrait” : qui redoute la nature, redoute la vérité...), quand il ne s'agissait pas tout simplement de “plaquer” des développements passe-partout sur la caverne platonicienne, la peur de la vérité, et autres considérations sur le rapport des hommes à la connaissance qui, en l'occurrence, n'avaient pas lieu d'être.

III-Emergence d'une réponse

Si la diversité des sens du mot nature a pu engager les candidats dans des directions parfois opposées, une réponse standard émerge cependant. On peut la résumer ainsi : (1)si les peurs peuvent être justifiées (la nature est effectivement dangereuse), elles sont dues à l'ignorance et engendrent la superstition. (2)Le développement de la science et de la technique permet d'en venir à bout. (3)Mais la maîtrise technique peut légitimement être redoutée à son tour : à la peur de la nature doit succéder la peur pour la nature, peur responsable et non subie.

Choisir un tel plan c'était trouver un moyen de résoudre la tension entre, d'une part, l'exigence d'affronter certaines interrogations contemporaines sur la nature et l'environnement, fussent-elles appréciées de façon confuse et imprécise, et, d'autre part, le

souci, inhérent à la discipline acquise de l'exercice, d'étayer l'analyse par des références aux grands auteurs de l'histoire de la philosophie. Cette double contrainte a ainsi conduit assez généralement à privilégier un schéma de réflexion selon lequel la justification préalable de la question par l'évidence, donnée pour immédiate, de menaces de grande ampleur, imputées sans davantage d'examen à la nature comme entité globale, (catastrophes, dérèglement climatique, ruptures des équilibres de la biosphère, etc.), cédait bientôt le pas aux thèmes traditionnels du rationalisme philosophique (disqualification de la peur comme sentiment irrationnel, critique de la superstition et de ses mécanismes, libération par la connaissance, etc.) que tempérerait enfin l'appel à la responsabilité et à la prudence ; responsabilité des hommes envers une nature malmenée par les excès de la technique, et prudence face aux dérèglements dont ces excès sont cause. Ainsi, du moins selon la tonalité largement dominante dans les copies, la prise en compte des peurs que la nature suscite, à juste titre ou non, conduirait à une sorte de compromis entre une raison technicienne, ultimement confortée dans ses droits, et une nature qui, considérée comme une fin en soi, exigerait de nous respect et sens de notre responsabilité.

On peut se réjouir que les candidats, d'abord désarçonnés par le sujet, aient ainsi réussi à retomber sur leurs pieds et à retrouver des thèmes classiques de leur enseignement philosophique. Mais si l'adoption de cette démarche a pu donner lieu à des copies satisfaisantes, bonnes ou très bonnes (176 copies avec une note égale ou supérieure à 10), elle s'est souvent présentée sous la forme d'une sorte de "fable-type" dont la fréquence est inquiétante étant donné son évident simplisme. En gros, elle se résume ainsi: " "L'homme", à l'état sauvage, vit dans un état de peur perpétuelle vis-à-vis de la nature, qu'il peuple en conséquence de divinités plus ou moins menaçantes, et qu'il tente d'amadouer par des cultes divers. Puis, "l'homme"- toujours- s'engage dans le progrès de la Raison, développe ses connaissances scientifiques, et se met à dominer la Nature par la technique. Aujourd'hui, le même "homme" la dégrade et la pollue, et doit avoir peur pour la nature, donc apprendre à la préserver.

1) L'anthropologie des sociétés non modernes a souvent été utilisée pour illustrer une conception animiste de la nature comme ensemble de forces imprévisibles. Mais cela a conduit parfois à des schémas évolutionnistes obsolètes sur le dépassement de la mentalité primitive par la science une fois découvertes les lois de régularité des phénomènes. Le récit de l'histoire de l'humanité depuis les origines ne doit pas remplacer l'analyse et l'argumentation philosophiques. La loi des trois états d'A. Comte aurait pu ainsi donner lieu à des analyses plus fines du fétichisme comme un état premier de la pensée humaine qui, loin d'être issu de la peur des phénomènes naturels, produit au contraire un sentiment de confiance de l'homme dans son action, puisque les phénomènes naturels sont conçus sur le modèle des forces que l'homme sent en lui. Il y a pour Comte coexistence à tout moment de l'histoire humaine entre deux conceptions de la nature, comme force vitale (du fait que l'humanité agit sur son environnement) et comme loi de régularité (du fait qu'« il n'y a jamais eu de dieu de la pesanteur ») La référence aux travaux de Lévi-Strauss est curieusement absente, ou entièrement falsifiée. On aurait pu montrer que la nature, loin de susciter des peurs irrationnelles, est au contraire l'occasion de tout un travail de pensée du fait qu'elle est prolifération de différences. Notons plusieurs bonnes références à Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion* : un phénomène imprévisible conduit à personnaliser la nature parce que l'effet paraît plus grand que la cause (cas du tremblement de terre analysé par William James)

2) On peut aussi regretter une conception simpliste du développement des sciences, dont l'origine fut invariablement et uniment rapportée à la peur panique des hommes vis-à-vis de la nature: comme si la naissance des mathématiques ou de l'astronomie grecques avait pu se

dérouler dans une sombre ambiance de terreur vis-à-vis des bêtes sauvages et des raz-de-marée... Les analyses de l'activité scientifique sont intéressantes lorsqu'elles montrent comment devient prévisible un phénomène : par la répétition des expériences, par la formulation d'hypothèses, par la construction de théories. Mais il est trop rapide d'affirmer que la science est motivée par la peur de la nature, car l'imprévisibilité des phénomènes apparaît plutôt au savant comme un trouble, une inquiétude, un stimulant pour la pensée, que comme une source d'effroi. Cela pouvait permettre de faire une bonne distinction entre peur et stupeur : la stupeur pétrifie, la peur est un aiguillon pour la pensée.

3) La troisième partie a généralement recommandé la prudence et la responsabilité (et a pu donner lieu à de bons passages sur Hans Jonas et l'heuristique de la peur). C'est peut-être là que les réponses ont été le plus variées. Par exemple, 3a) mais l'homme ne maîtrise pas *sa* nature, qu'il continue (légitimement ou non) à redouter ; ou encore : 3b) la science ne donne pourtant qu'un accès partiel et objectif à la nature (source de nouvelles peurs) qu'il convient de corriger, par exemple, par une approche esthétique de la nature (la nature fait peur mais ce qu'il y a de sublime en elle nous attire autant que cela nous effraie).

La difficulté de la troisième partie venait en particulier de ce qu'elle impliquait, pour beaucoup, un retour à l'éthique qui n'avait pas été préparé par les parties précédentes. Celles-ci en effet, dans leurs prises de positions rationalistes, tendaient à confondre la réponse morale des sagesse antiques (dont le modèle était la maîtrise épicurienne de la peur de la mort) et l'ambition technique de la science moderne (qui était celle de changer le monde), Spinoza apparaissant généralement dans les copies comme l'auteur chez qui ces deux formes de réponse tendent à se confondre. L'originalité d'une position morale du problème technique, particulièrement chez Jonas, était ainsi d'autant plus difficile à percevoir que les positions antiques avaient été superficiellement envisagées, ou réduites à une anticipation de la modernité. Dans les copies, l'expression "vivre selon la nature" est ainsi très largement passée sous silence, en tout cas sous-exploitée, alors même qu'elle recèle une alternative intéressante (mais problématique) à la perspective d'une peur de la nature : il était possible d'en dérouler les présupposés en confrontant par exemple les perspectives antiques (épicurienne et stoïcienne par exemple) aux problématiques plus contemporaines ouvertes par Jonas ou par l'écologie politique.

La référence à Kant permettait une interrogation intéressante sur la présentation phénoménologique de la nature dans ses aspects scientifiques, moraux et esthétiques. Le sublime kantien est en effet une présentation de l'idéal supra-sensible dans le sensible : ce qui effraye en lui, c'est la façon dont la causalité finale du supra-sensible fait irruption dans les causalités mécaniques du sensible. On peut cependant regretter que la problématique du sublime n'ait été souvent abordée que dans un horizon strictement kantien, comme un simple moment de la *Critique de la faculté de juger*, et non pas comme une catégorie esthétique autonome. Et même le traitement de cette référence kantienne s'est révélé le plus souvent décevant, réduit à des généralités qui privaient précisément les candidats des ressources qu'elle aurait pu leur offrir. Ils se sont en effet trop souvent contentés de rappeler comment la peur de la nature intervenait dans l'esthétique kantienne par la catégorie du sublime, distinguée de celle du beau. Mais en l'absence d'une connaissance directe et approfondie des textes, ils n'ont guère su tirer parti de ce constat. Peu nombreux sont ceux qui ont pris en compte la distinction des deux formes du sublime, sublime mathématique et sublime dynamique, et manifesté que la peur était principalement déterminante pour cette seconde forme, celle où la nature est considérée comme force. La peur y appartient à sa définition même : « la nature ne peut, pour la faculté de juger esthétique, valoir comme force, par conséquent être sublime dynamiquement, que dans la mesure où elle est considérée comme objet de peur » (*Critique de la faculté de juger*, § 28). Certains ont su rappeler le statut

particulier de cette peur, comme neutralisée, dans la mesure où l'expérience même du sublime, dans sa dimension contemplative, présupposait que nous ne soyons pas réellement exposés au danger, exigeait que cette peur ne soit pas une terreur effective, mais que l'objet soit seulement considéré comme susceptible de faire peur. Mais très peu de copies ont suivi assez loin l'analyse pour dégager la signification ultime accordée par Kant au sublime, son pouvoir de révélation propre. Car, en dernière instance, bien loin de nous orienter sur l'altérité du monde, l'excès de puissance de la nature nous renvoie à nous-mêmes, et, en nous-mêmes, à une force irréductible à la nature, sur laquelle cette dernière n'a aucune prise. L'expérience du sublime de la nature révèle qu'il n'y a précisément pas de sublime dans la nature, mais seulement en nous-mêmes, dans notre destination suprasensible qu'elle rend « quasiment intuitionnable ». Tel est le paradoxe du sublime, que très peu de candidats ont su rendre, ce qui a conduit souvent à utiliser cette référence kantienne presque à contresens : rendue contemplative, la peur de la nature y manifeste ce qui en nous ne relève précisément pas de la nature et « ce pouvoir qui est inscrit en nous de juger celle-ci sans peur ».

L'étude du sublime a été la seule occasion, pour les candidats, d'apercevoir que notre rapport à la nature n'était pas uniquement rationnel et instrumental mais qu'il comportait une dimension subjective qui n'était pas toujours réductible à cette rationalité. Si les candidats sont en effet convaincus que la peur est un sentiment irrationnel, ils le sont aussi qu'elle doit avoir une explication fonctionnelle (l'ignorance, l'impuissance) et qu'elle disparaît donc quand ces raisons n'existent plus. Ils ne se sont jamais demandé si la peur de la nature ne révélait pas une haine de la nature, qu'il fallait interroger pour elle-même. La distinction entre la nature extérieure et la nature intime, distinction souvent sollicitée à contre-emploi, aurait pu être ici utile pour analyser des phénomènes de projection. On aurait pu également s'interroger, par exemple, sur la raison pour laquelle, dans l'anticipation d'une extension de la grippe aviaire, les oiseaux migrateurs étaient considérés comme les vecteurs privilégiés de la maladie. Mais cela aurait pu conduire les candidats à se demander si la peur de la nature, loin d'être opposée à sa maîtrise technique, n'en était pas l'accompagnement obligé. Cela exigeait de s'interroger plus avant sur la peur de la nature.

IV Des approfondissements possibles

La plupart des copies ont finalement pâti d'une réflexion insuffisante sur les termes du sujet.

A) Du côté de la nature.

Pour la plupart des candidats, il va de soi qu'avoir peur de la nature, c'est avoir peur de tel ou tel phénomène naturel (qu'il s'agisse d'une araignée ou d'une inondation). On pouvait cependant remarquer ceci: avoir peur d'un tremblement de terre, ou d'un volcan en éruption, **ce n'est pas nécessairement avoir peur de la nature**. Avoir peur d'un phénomène naturel, c'est avoir peur d'un phénomène déterminé, non de l'entité-nature en général. La nature, plutôt que d'être une sorte de donné immédiat, est un concept, une représentation qui n'a rien d'intemporel. Toute peur d'un phénomène réel se double en général d'une autre peur qui, quant à elle, est de l'ordre de la représentation: c'est ce que les candidats eux-mêmes montraient bien lorsqu'ils disaient que les "sauvages", au-delà de leur peur des catastrophes naturelles, avaient peur des divinités supposées y présider. Ces sauvages tant de fois décrits n'avaient donc **pas** peur de "la" nature: ils avaient peur de phénomènes déterminés et de divinités spécifiques. Par là, on saisissait qu'un des enjeux du sujet était de montrer que la "peur de la nature" était tout sauf intemporelle: elle était une peur liée à une représentation- la nature- dont il y avait sens à étudier l'élaboration philosophique et scientifique. Une telle peur, loin d'être universelle, d'être une sorte d'invariant pathologique des sociétés humaines, se serait alors révélée comme une "appréhension" du réel dont les conditions intellectuelles sont très spécifiques. Loin d'être le propre d'un "sauvage" caricaturé, on pouvait alors se

demander si la peur de la nature n'était pas plutôt l'apanage des seules civilisations en lesquelles s'était développée une idée de "la" nature comme telle- que ce soit la *physis* des grecs, la nature mathématisée des modernes, ou d'autres encore. N'y avait-il pas quelque paradoxe –au regard des certitudes de départ- à ce que ce soit la nature objectivée, extériorisée pour être mieux maîtrisée, qui fasse peur ?

La plupart des copies ont donc manqué de radicalité dans le questionnement sur le sujet en omettant d'interroger la notion de "nature" dans son écart ontologique propre : celui d'une série de phénomènes naturels effectivement objectivables et dont l'objectivation scientifique ou rationnelle peut limiter les effets néfastes de la superstition, et d'une Nature qu'il est possible d'élever au rang de principe des choses et de leur devenir. Du coup, on pouvait se demander si ce qui fait (légitimement) peur dans la nature, ce n'est pas moins sa phénoménalité (puisque celle-ci aussi bien paraît construite et par là soumise à une légalité objective) que ce qui se tient au principe et comme en retrait de cette phénoménalité (la Nature). On attendait à partir de là des candidats qu'ils mobilisent davantage les interrogations fondamentales sur l'ordre ou le désordre de la nature, sur sa nécessité implacable (confinant à un *fatum*, peut-être incompréhensible) ou sa contingence irréductible, sur sa transcendance ou son immanence... Une réflexion pouvait ainsi s'amorcer sur l'ambivalence de l'ordre de la nature qui à la fois rassure (puisque'il témoigne d'une stabilité à laquelle il est possible de s'accrocher pour accroître sa connaissance, conduire une action ou même sa vie) et effraie (puisque'il renvoie à la dimension d'une légalité universelle qui nous échappe et que nous ne pouvons que subir sans forcément avoir l'espoir de la maîtriser théoriquement et pratiquement un jour). Il était également possible (et intéressant) de mettre en crise la notion même de Nature et d'opter pour une position nominaliste : on pouvait montrer alors que la peur de la nature se nourrit de cet excès de confiance dans la "réalité" d'une nature qui, pourtant, n'est qu'une chimère ou qu'une construction mentale (mais pour quelles raisons avons-nous besoin de construire une idée de nature qui passe toute réalité et s'épuise dans notre langage ?).

On pouvait également mettre en cause, ou du moins approfondir, cette unité supposée de la nature. Peut-on parler en effet de la nature comme d'une entité ou d'un système clos ? La nature n'est-elle pas au contraire faite d'une multiplicité de strates emboîtées d'échelles différentes, de l'organisme aux écosystèmes, et à la biosphère ? Ne faut-il pas concéder en outre que la nature ne se réduit pas aux équilibres dans lesquels elle prend une forme stable, que précisément elle s'affirme aussi dans les dérèglements et les reconfigurations, et qu'il faut sans doute pour comprendre ce qu'elle est adopter une forme de pensée dynamique et non statique. Mais alors l'activité immémoriale des hommes dans leur environnement s'oppose-t-elle radicalement à la nature dont elle détruirait les équilibres ou en constitue-t-elle au contraire une composante ? De telles interrogations qui, pour être développées, supposaient des connaissances empiriques solides (et certaines copies se sont appuyées avec profit sur des références géographiques), conduisaient à remettre en cause la réponse stéréotypée adoptée par beaucoup de candidats.

B/Du côté de la peur

Faire varier le concept de nature, en interroger l'unité, c'était aussi se donner les moyens de diversifier les formes de peur, d'envisager la possibilité d'une peur rationnelle. On pouvait ainsi dépasser le paradoxe initial du sujet (comment pourrait-il y avoir une positivité de la peur ?) en montrant qu'il pouvait être nécessaire de réhabiliter en quelque manière le sentiment face à l'hégémonie d'une raison technicienne. La peur de la nature, qu'elle fût religieuse ou non, constituait un frein à l'agir humain, aussi en viendrait-elle, par le mouvement même du questionnement, à être investie en quelque sorte négativement, et

comme rétroactivement, d'une valeur éthique. Sans doute en effet, Hans Jonas fournissait-il à cet égard quelques outils à la réflexion, lui qui posait la question de « savoir si sans le rétablissement de la catégorie du sacré qui a été détruite de fond en comble par l'Aufklärung scientifique, nous pouvons avoir une éthique capable d'entraver les pouvoirs extrêmes que nous possédons aujourd'hui et que nous sommes presque forcés d'acquérir et de mettre constamment en œuvre ». Encore restait-il à expliciter subtilement et de manière argumentée, comme certains excellents candidats l'ont fait, qu'il n'était pas inconcevable de supposer que la peur de la nature puisse ne plus être irrationnelle et aveugle, mais conciliable avec les exigences d'une raison supérieure.

C'était dégager la peur de la constante anthropologique à laquelle beaucoup de candidats se sont tenus. Que la peur de la nature soit envisagée comme un phénomène historique permettait par ailleurs de justifier qu'elle puisse être un phénomène politique, une prescription éventuellement raisonnable, plutôt qu'un affect anhistorique, et à cet égard absolument nécessaire- ou à l'inverse intégralement illusoire. Or le paradoxe d'une peur volontaire, son sens et ses antécédents politiques ne furent que rarement abordés par les candidats, qui oscillèrent généralement entre des robinsonnades faites de sauvages affolés par les tremblements de terre, et des généralités socio-écologiques sur la destruction contemporaine du globe par la civilisation industrielle. Mais qu'entre ces deux pôles les peurs collectives aient eu une certaine histoire, que la peur ait pu être un instrument politique spécifique, et que la peur de la nature appartienne en ce sens à un certain régime du discours-civique ou manipulateur selon les points de vue- cela n'est tout simplement jamais- ou presque jamais- perçu. Ainsi la question: s'il faut avoir peur de la nature, **qui** devrait se charger de l'entretenir, et par quels moyens?- est à peu près absente des copies. On a l'impression que cette peur de la nature, soit ne peut faire l'objet que d'une interrogation individuelle- dès lors assez vaine- soit, si elle est collective, procède d'un Esprit du temps, dominant anonymement les mentalités. Ce qui est passer à côté, et c'est bien dommage, de la dimension politique de la question.

Toutes ces remarques critiques ne doivent pas faire oublier qu'il y a eu d'excellentes copies, et que celles-ci n'étaient pas celles qui développaient un plan impeccable, en n'omettant aucun des aspects du problème, mais bien plutôt celles qui développaient une réflexion personnelle –fût-elle partielle, en s'appuyant sur des références bien maîtrisées –fussent-elles limitées. Ainsi, certains ont proposé des analyses pertinentes du principe de précaution et de l'écologie politique; d'autres ont questionné le caractère "naturel" de la peur de la nature, à l'aide des conceptions de Bergson et de Lévy-Bruhl sur la pensée "primitive"; on a même eu droit à une belle étude sur le témoignage de William James analysant sa propre peur face à un tremblement de terre ; certains candidats se sont montrés capables de proposer des analyses instruites de "La question de la technique" de Heidegger, du *Principe Responsabilité* de Hans Jonas, de *L'Anti-nature* de Clément Rosset, ou de *La connaissance de la vie* de Canguilhem.